

ROBERT LEBEL
Disparité phantasmatique
du vêtement et du corps

Un tableau peut-être flamand de la fin du XVI^e siècle représente un cortège ou une procession de vêtements sans corps déambulant dans la campagne. Cette composition semble se référer aux controverses médiévales qui opposaient partisans et adversaires de la préséance de l'inanimé sur l'animé. Les rapports réciproques des vêtements et des corps y servaient le plus souvent d'exemples et on débattait fougueusement de l'ordre des antériorités : le corps précédait-il le vêtement ou, au contraire, le vêtement le corps ?

Plusieurs siècles d'investigations expérimentales n'ont pas résolu ce problème, ni fait avancer d'un pouce la connaissance des relations que le corps entretient avec ses vêtements. Or le discours de l'inconscient nous révèle que cette cohabitation forcée a une fonction artistotéliquement symbolique, sinon politique. Croire comme on le fait trop fréquemment aujourd'hui que, sur ce plan, tout va de soi, dénote un aveuglement impardonnable. Au surplus le malentendu s'est plutôt accentué du fait de la fortune récente de la notion de nu intégral, c'est-à-dire d'un corps qui pourrait se dépouiller entièrement.

Or quiconque, par intérêt scientifique ou libidinal et surmontant une répugnance que l'on sait instinctive, s'astreint à examiner de près un corps humain, constate que ses cheveux, sa pilosité, voire son épiderme et le réseau d'innombrables excroissances purulentes ou squameuses dont il est recouvert, le pourvoient d'une vêtue signifiante et quasiment indélébile. Au microscope, la peau

est une défroque trouée mais permanente. A la limite, l'écorché même conserve son imperméabilité, ne fût-ce que par l'aura qui l'enveloppe. L'ensemble est évidemment sémiotisable.

Du côté des vêtements, dès que l'on a réfuté le postulat de leur inertie, l'ambiguïté n'est pas moindre. L'étoffe dont ils sont faits est elle aussi travaillée par le sens. Destiné au corps, certes, le vêtement l'appelle, s'y prépare, l'attend avec espoir ou anxiété mais il n'ignore pas qu'il pourrait s'en passer et survivre. S'il ne rencontre jamais de corps à sa taille, son avenir ne sera pas plus compromis que celui de la vieille fille dont on dit qu'elle reste pour compte mais qui échappe par là même aux servitudes de la promiscuité.

Dans la vitrine du couturier ou le placard du tailleur, le vêtement invendu se flétrit sans être privé de soins, il ne souffre d'aucun outrage. Il se démodera, se fripera doucement mais pour accéder tôt ou tard à l'immortalité d'un musée du costume, à titre de document d'époque. Enfin récompensé d'avoir supporté dignement les rigueurs du célibat, il paraîtra d'autant plus précieux qu'il aura moins été mis.

Au contraire, endossé brutalement par un corps, il sera contraint d'épouser ses difformités physiques en se gonflant aux épaules, au torse, aux genoux, aux coudes, de poches et de boursouflures qui seront perçues comme des configurations du désaveu. Rivé dans la contiguïté la plus humiliante à un corps dominant, il devra subir sans broncher l'offense intime de ses moiteurs, de ses exhalaisons, de ses suppurations, de ses flatulences. Qui dira le calvaire d'un costume du bon faiseur réduit à l'état de sac à déjections, tandis que le corps consomme son imposture en dissimulant l'immondice de ses organes sous la décence d'un vêtement dont il s'approprie frauduleusement la qualité de corps sans organe ? La tentation est forte alors pour le vêtement écœuré de s'évader de sa position intenable comme un marin abandonne son navire en perdition. Projeter le corps nu sur le lieu de l'émergence et le dévoiler dans son ignominie secrète sera la vengeance du costume opprimé.

Car tant d'avanies et de mortifications ont entamé la placidité congénitale des vêtements et ils ont été saisis d'une angoisse qui les gêne aux entournures. Les soucis ontologiques désormais ne rongent pas moins les costumes sur mesure, disposés à l'aise sur les

cintres des vestiaires de luxe que les soldes de confection pressurés sans merci dans les bagnes des grands magasins.

La linguistique, c'était à prévoir, s'introduit jusque dans l'habillement. On ne s'adapte pas impunément à des corps dont la langue est si bien pendue. De proche en proche, les idées subversives se propagent, une dialectique vestimentaire se constitue. Il devient impérieux d'explicitier pourquoi, par exemple, on dit d'un vêtement qu'il est porté, comme on le dit d'une pièce d'artillerie et pourquoi on ne dit pas d'une pièce d'artillerie qu'elle se porte puisqu'on le dit d'une redingote, d'une jaquette ou d'une livrée. Ces irrégularités grammaticales révèlent aux costumes les plus crédules qu'ils sont victimes de manœuvres ségrégatives et discriminatoires.

Une contre-offensive sémantique établit en revanche que la prise de possession d'un corps par un vêtement n'est ni un mythe, ni une clause de style mais une cérémonie religieuse encore en vigueur de nos jours. Parfois même le corps est capté par un simple voile. Il est fréquent aussi que des millions de corps soient assaillis simultanément par des costumes d'une race très prolifique appelés uniformes.

Ces faits historiques renforcent les vêtements dans leurs revendications d'autonomie et leur volonté de puissance, si longtemps méconnue, s'affirme mais, parallèlement, l'inquiétude se répand parmi les corps dont la prédominance est menacée. Certains d'entre eux prêtent l'oreille aux rumeurs selon lesquelles les psychiatres prépareraient une application généralisée et obligatoire de la contrainte par corps avec la complicité de commandos de vêtements camouflés en camisoles de force. Il en résulte un climat de méfiance mutuelle et les risques de frottements entre vêtements et corps tendent à s'aggraver. Les extrémistes de chaque camp s'anathématisent et s'excluent l'un l'autre de l'univers de la signification.

Néanmoins d'assez nombreux cas de liaisons affectueuses et durables entre des corps et leurs vêtements permettent de croire que des conflits inexpiables pourront être évités. Pour peu que le vêtement ait eu la chance d'échoir à un corps attentif qui le respecte, le nettoie, le repasse et le cajole, les tensions s'apaisent et l'atmosphère s'améliore. Curieusement, dans cette éventualité, c'est le vêtement qui bientôt prend, si l'on peut dire, le dessus avec le

concours du sous-vêtement, son auxiliaire parental. Tous deux s'emploient habilement à circonvenir le corps, à l'investir, à l'encercler grâce à l'interposition séductrice du linge fin, dit précisément de corps parce qu'il en amortit les agressions et en absorbe les souillures. Les contacts cutanés étant ainsi limités au strict minimum, le vêtement soulagé peut exercer discrètement son pouvoir sur le corps débonnaire et, de part et d'autre, la tolérance se change insensiblement en amour. Cela tourne parfois même à la passion et, pour pallier l'équivoque de la détermination des sexes, le vêtement lascif poussera volontiers la jouissance jusqu'à se comporter en travesti. La connivence est alors complète entre cul et chemise.

Somme toute, pris à son propre jeu, le vêtement fidèle, lorsqu'il a été traité avec considération et délicatesse, se montre inconsolable d'être arraché in extremis à un corps expirant. Désespéré, languissant, convaincu d'avoir été amputé d'une moitié de lui-même, il pourrait être emporté par le maelström de la forclusion (*Verwerfung*) et se laisser réduire à la condition de harde, si les services de psychothérapie institutionnelle, préposés aux retournements de vestes, ne veillaient à lui fournir sans tarder un corps de rechange, chargé de le ramener à la conscience diacritique. Il ne lui restera plus qu'à reconstituer son narcissisme originaire et à reconquérir peu à peu la plénitude de son moi souverain de complet.

Robert Lebel